

confiance”(p.71) en la vie. Hernhutter réaffirme l'osmose des trois compagnons de la nuit: "A ma manière, celle de la vieillesse, je me suis alors, tout comme vous, raccroché à la vie, au sens merveilleux de cette réalité, dans une pensée pareille à une étreinte!"(p.73). Le narrateur, Hernhutter et Val ne sont donc plus que les volets intimement liés d'un seul triptyque: jeunesse, maturité, vieillesse.

Enfin, un troisième lieu: une auberge sans nom, antichambre de la mort. Tour de Babel et plaque tour-nante d'un monde où les trois compagnons se plaisent sans en comprendre le langage, où tous les êtres se confondent dans l'ultime solidarité de la mort. Ils mangent et boivent, peut-être leur dernier repas; Val danse une dernière fois, emporté par les rythmes d'une danse macabre. Un tram vicinal arrive, c'est la cohue, le dernier départ, l'évanouissement de Val, happé par la mort, dans la nuit fatale. Seuls restent la jeune serveuse de l'auberge, Parque souriante, aux traits variables, le narrateur et Hernhutter.

Il y eut, en effet, un accident de chemin de fer, des morts, des blessés, des survivants, dont le narrateur, commotionné, assis sur le seuil de l'au-delà, arraché enfin au récit onirique de l'instant mortuaire...

Cette oeuvre de Johan Daisne n'est ni un roman ni une nouvelle. Peut-être parlerait-on de conte fantastique, chargé de symboles, élargi par une émouvante dimension métaphysique. A travers ses trois personnages, qui n'en forment sans doute qu'un seul, l'auteur @interroge le bien-être de la vie, les ténèbres de la mort, les visages des femmes aimées, le cheminement de l'existence. C'est Val et sa jeunesse évaporée qui meurent, Val gracieux et charmant, mais qui n'est plus qu'un souvenir lointain. Hernhutter demeure, méconnaissable, hébété, inconnu, comme toute vision de la vieillesse.

Pourquoi lire ce conte qui, en dépit de son thème, ne déprime jamais? Parce qu'il éveille et maintient notre curiosité, à la manière d'une nouvelle policière. Parce qu'il s'accroche à notre sensibilité vitale, à nos instants d'angoisse, à nos heures de joie de vivre. Parce qu'il s'adresse aussi à notre intelligence, lorsque celle-ci veut bien se laisser bercer par ses plus profondes émotions.

Cees Nootboom: *Rituels*. Paris, Calmann-Lévy, 1985.
Cees Nootboom: *Dans les montagnes des Pays-Bas*. Paris, Calmann-Lévy, 1988.

Basil D. Kingstone
University of Windsor

Cees Nootboom est né en 1933 à La Haye. En 1955, il a publié son premier roman, *Philip en de anderen* (Philippe et les autres), qui lui a valu le rang d'enfant prodige des lettres. Par la suite, cependant, il s'est tourné vers la poésie, se mettant à l'école des poètes dits "des années cinquante" (de Vijftigers), et vers les récits de voyage. Pour le grand public hollandais, seul le roman est "sérieux", de sorte que malgré deux autres romans de lui: *De verliefde gevangene* (Le prisonnier amoureux, 1958) et *De Ridder is gestorven* (1963; tr. fr.: *Le chevalier est mort*, 1967) c'est *Rituels* (1980) qui marque sa redécouverte. En même temps, l'Europe l'a découvert: ce roman a été traduit en anglais et en allemand en 1984, en français en 1985, en hongrois en 1986... L'autre roman de Nootboom dont nous donnons ici un compte rendu date de 1984, la version française étant sortie en 1988. Le lecteur francophone peut également lire son *Chant de l'être et du paraître* et *Mokusei*, parus en néerlandais en 1981 et 1982 respectivement.

Rituels consiste de trois épisodes, qui se déroulent en 1953, 1963 et 1973. Cette structure épisodique rappelle un peu *L'Assaut* de Harry Mulisch, dont le héros éprouve une suite de chocs et de changements, reliés aux événements politiques qui jalonnent sa vie; mais ici, les jalons sont d'ordre purement privé. Notre héros est en effet détaché de la vie, il trouve que déjà l'idée d'avoir une opinion politique est absurde, il n'a même pas d'emploi régulier: il gagne sa vie en jouant la bourse, en achetant et en vendant des oeuvres d'art, et en écrivant une rubrique astrologique pour un quotidien. Il s'appelle Inni, et son nom est bien choisi, car il est tout intérieur - mais même sa vie intérieure, sa mémoire, est faible. Sa femme Zita (nom qui évoque justement *vita* et *zoe*, en somme la vie) se sent de plus en plus négligée et finit par le quitter, perte qui l'amène à essayer de se pendre. Sa tentative est faite le jour où le président Kennedy est assassiné, mais cet événement politique affecte Inni seulement par ses incidences sur la bourse.

On voit donc bien que ce roman est une histoire purement intérieure, et l'arbitraire des dates le confirme. L'incident de 1963 est un "intermède" entre les deux rencontres capitales de la vie d'Inni, qui ont lieu en 1953 et 1973. (De même, nous l'apprenons en pas-

sant, il reverra Zita en 1983). En 1953 donc, il rencontre sa tante Thérèse, qui le présente à un vieillard nommé Arnold Taads, qui se tuera; en 1973, il rencontrera par hasard le fils de celui-ci, Philip, qui se suicidera également, venant ainsi rejoindre son père dans les cauchemars dont Inni souffre régulièrement.

C'est de l'entrevue avec Arnold que date "le commencement de sa vie." Cet homme, quoiqu'athée, mène une vie de moine: solitude, horaire inflexible. Comme Inni, il est toujours en révolte contre le catholicisme de son enfance, mais à la différence du jeune homme, il cherche à le remplacer; il lit donc Sartre. Pour Inni, peu enclin à raisonner, l'existentialisme est le goût des gauloises. En plus, Arnold hait les hommes, tandis qu'ils ne laissent Inni ni chaud ni froid. Arnold constate quand même que "tu sembles posséder un certain talent, encore que je serais bien en peine de dire lequel." Il fait donc le nécessaire pour assurer l'avenir financier du jeune homme. Ce jour-là, Inni découvre également sa famille, qui l'avait abandonné, et (grâce à la bonne de sa tante) sa religion: les femmes, qu'il sent détenir le secret du monde.

Philip, comme son père, cherche une religion, mais puisque nous sommes en 1973, il se tourne vers l'Orient, vers la cérémonie du thé. Son Japon à lui, bien sûr, est d'une pureté imaginaire; il a blanchi les murs de son appartement modeste afin d'en faire "un monastère perché dans la montagne". Il hait son père qui l'a abandonné, mais cela prouve qu'il a hérité de sa terrible capacité de haïr; pire encore, il se hait lui-même et cherche à se libérer de son corps. Une fois la cérémonie du thé accomplie de façon parfaite, à l'instar de son fondateur, il quitte ce monde.

Ce récit n'est pourtant point triste. Nooteboom nous offre trois spécimens de l'humanité de la dernière moitié du XXe siècle et leurs diverses tentatives, selon leur génération, de remplacer un dieu absurde. Il les présente calmement et avec sympathie, mais le récit est également saupoudré d'épisodes érotiques et d'autres qui font rire. Il ne faut pas croire la reproche d'excès de sobriété qu'on fait aux auteurs néerlandais.

L'autre texte dont nous voulons parler n'est pas sobre du tout. Le titre de l'original, *In Nederland* (Aux Pays-Bas), fait sourire le lecteur qui connaît l'oeuvre de Nooteboom, qui est un grand voyageur et dont les titres évoquent généralement un lieu exotique. Le titre de la version française provoque le sourire en laissant voir le bout de l'oreille du chat: la partie des Pays-Bas dont il s'agit est bien loin du delta, elle est montagneuse et pleine de bandits et de croyances apparemment superstitieuses qui en fait sont vraies. Vous ne connaissez pas cette province? Eh bien, elle existe, du moins

c'est là ce qu'affirme le narrateur, un Espagnol du nom de don Alfonso Tiburón de Mendoza, ingénieur des ponts et chaussées et écrivain du dimanche, d'ailleurs grand amateur de toutes les langues de l'Europe. Voilà bien notre auteur globe-trotter!

Ce personnage aimable, au lieu de nous raconter tout simplement un conte (le mot a ici sa résonance moderne de folklore et de fantastique), parle tout autant de lui-même, de l'écriture, de la différence entre un conte et un roman et la réalité... et des routes. Ce dernier sujet est aussi pertinent que le reste, puisque les jeunes mariés qu'il nous présente suivent une route - et même tout récit suit une route, ou est une route. C'est que tout détail réel dans ce récit a une signification au-delà de lui-même — ainsi ces jeunes gens que don Alfonso invente gagnent leur vie dans un cirque, comme illusionnistes — et inversement, tout détail qui semble tiré d'un conte de fées fait aussi partie du monde réel que nous connaissons — ainsi la Reine des neiges, qui fait enlever le jeune homme, est une mafiosa. En somme, les parallèles et transitions entre sensé et fantastique, réalité et fiction — autant d'illusions de divers niveaux — constituent un jeu merveilleux.

Finissons en louant la traduction de ces deux romans. C'est un aspect trop souvent négligé dans les comptes rendus, et il faut encourager le travail bien fait; on nous passera donc ces remarques, bien qu'il soit impertinent de notre part de louer un traducteur aussi chevronné que Philippe Noble. A en juger par l'extrait de *Rituels* publié dans *Septentrion* (1985: 1, p.6-11) en regard de l'original, sa version est fidèle, élégant et en même temps idiomatique. Il donne des précisions là où il en faut — ainsi "de Indische stem" devient "la voix aux inflexions indonésiennes" pour éviter que le lecteur non prévenu pense à l'Inde — et si ses ajouts sont parfois un peu étonnants (par exemple, il traduit "die veel te grote auto" par "une voiture longue comme une journée sans pain"), il est certain qu'il a su garder la qualité idiomatique qui caractérise l'original. D'ailleurs on sent rarement qu'il a trop ajouté; on peut constater presque toujours qu'il a préservé la brièveté de l'original et qu'il a donc réussi la gageure. Nous lui souhaitons longue vie, pour qu'il nous apporte encore d'autres chefs d'oeuvre de la littérature des Pays-Bas.

Ward Ruyslinck: *Golden Ophelia*. Translated by David Smith. London: Peter Gwen Limited, 1975.

John Michielsen
Brock University, St. Catharines

Ward Ruyslinck (pseudonym for R. de Belser) is one of the most prolific and widely read Flemish writers, who has received many prestigious literary prizes. Some of his works have been dramatized, some have been adapted for film, and they have been translated into many languages. This 1975 translation by Peter Smith into English, for example, was followed by another English translation by R. O. Powell that appeared in 1970 as Volume 10 in the Twayne Series of *The Library of Netherlandic Literature*.

The author, who was born in 1929 in Antwerp into a bourgeois Catholic family, attended high school and dropped out of German studies at the University of Ghent after one year. After his military service, he worked for a while in Antwerp and made his debut as a poet in 1951. He published several stories in the mid-fifties, and his *De ontaarde slapers* of 1959 established his literary reputation. He also travelled extensively to such diverse countries as Poland, East Germany, the U.S.S.R., Canada and Argentina. His travels are reflected in such novels as *De heksenkring* and *Het ganzenbord* among others.

The typical main character in Ruyslinck's oeuvre is an outsider, a person who tries to make sense out of the indifferent world around him, from which he feels completely alienated. The protagonist of *Golden Ophelia*, Stefan Pielek, is no exception. He is a Polish immigrant, who, when we first meet him, has gone to the police station in a recognizable yet Orwellian country to apply for official permission to commit suicide, after he has been picked up by the police after his first abortive attempt at killing himself. He learns that it is a crime to commit suicide without a permit. When the kind, yet typically bureaucratic, superintendent has filled in pertinent information on the forms that the State requires such as Stefan's name, address, age (29), place of birth and occupation, he needs to fill in an acceptable reason for Stefan's desire to commit suicide. Stefan, who owns a flower shop, replies:

I don't know. I often feel very unhappy. Fits of depression, I suppose you'd say. I'm not married, you see, and I don't have any friends. It's so terribly difficult to make friends, people just couldn't care less nowadays, they're so selfish. My flowers are the only things that brighten up my life a little bit. It's true, my

flowers. Living flowers, cut flowers. They're what I'm married to. But they're slowly becoming more scarce as well; the market is flooded with artificial flowers! You can't do anything about it, there's a bigger demand for that plastic stuff than for living flowers. People can't smell any more, and they don't want to smell any more either, superintendent. The only smell their noses can still detect is that of money. Each day they grow more and more remote from nature, they live and think artificially... (p.9.)

The inspector is, of course, not interested in Stefan's state of mind, since in this impersonal world from which Stefan feels alienated, a short reason such as "weary of life" is all that is wanted by the State. He goes on to discuss methods of suicide that are officially sanctioned; chemicals, narcotics, firearms, asphyxiation by gas, electrocution, and hanging are possible choices. Methods such as jumping out of windows would cause disturbances and dirt on public roads.

All of this is related in a matter-of-fact tone, as are the other examples of man's inhumanity to others in the course of the novel, to underline Ruyslinck's thesis that we no longer live in a caring society. Ruyslinck is a master of the art of the narrative. Never does the reader find any pomposity in this novel; the narrator relates his events and treats his characters with humour and irony, with undertones of the grotesque and melancholy, which makes his criticism of society all the stronger. He does not polemicize; he does not have to. He feels that society has become inhuman, and that all of us need to improve our inter-personal relationships.

In a later passage in the novel, when Stefan has hitched a ride to the village in which the girl with whom he is to fall in love lives, he sees a car turned over at the side of the road with smoke pouring out of it, and a man lying motionless a short distance from the wreck. When Stefan asks his driver why he is not stopping, the latter replies that there are accidents like this all the time, and if he were to stop for every one he would miss his appointments. Queried by Stefan if he has ever thought about the possibility that he might be the man lying by the roadside sometime, the driver answers:

No, I simply don't think about that. You see, that is exactly what I mean by the word sentiment. Most people consider themselves so tremendously humane whenever they involve themselves in the misery of others. They delude themselves that sympathy is what fires their interest, but naturally that is not true. The real cause is simply false sentiment, egoism, that's the